

général Taboada fut arrêté, puis exilé en Europe ; le général Vicario, fort compromis également, échappa par la fuite aux rigueurs dont il était menacé ; ses troupes restèrent d'ailleurs fidèles sous les ordres du colonel Ortiz de la Peña. Une de ces alliances hybrides, fréquentes aux époques de crises politiques, s'était conclue entre des hommes qui, placés par leurs idées, leurs intérêts, et leurs passions, à des pôles opposés, étaient hier encore ennemis acharnés, mais s'entendaient maintenant sur ce point commun : le désir de renverser un gouvernement dont les allures modérées ne convenaient aux exagérations, ni des uns, ni des autres. Dans leurs proclamations, les libéraux républicains déversèrent l'outrage sur les personnes du parti libéral modéré qui, admettant l'intervention française comme moyen, appuyaient l'empire parce qu'ils y trouvaient la solution la plus favorable aux intérêts du pays. Ils tendaient au contraire la main aux cléricaux, en exaltant le mérite des hommes influents de ce parti qui avaient des griefs personnels contre le gouvernement impérial ; puis, ils cherchèrent à surexciter l'amour-propre national en montrant l'Empereur entouré de soldats étrangers, tandis que les troupes mexicaines étaient licenciées. « S'il est vrai qu'ils protègent le parti conservateur, pourquoi ne forment-ils pas une armée mexicaine ? Pourquoi poursuivent-ils et exilent-ils nos bons généraux, tels que Miramon, Velez, Sanchez, Facio, et une foule d'autres qui ont toujours été considérés comme les plus forts soutiens du parti conservateur ? Pourquoi, en leur donnant des missions spéciales à l'étranger, a-t-on exilé les hommes les plus capables et les plus influents du Mexique ? Et enfin, pourquoi Maximilien, empereur d'une poignée de traîtres, s'il est appuyé par la volonté nationale, ne fait-il pas retirer l'armée fran-

çaise et n'adopte-t-il pas une nouvelle constitution pour moraliser le pays ? Au contraire, il a désarmé quelques compagnies mexicaines qu'il avait formées ⁽¹⁾..... »

Les succès militaires des premiers mois de l'année 1865 ne permirent pas à ces menées de se développer d'une manière inquiétante ; quelques chefs de troupes auxiliaires firent seuls défection, et la main vigoureuse du commandement empêcha le mal de se propager. L'archevêque de Mexico voulut retourner en Europe ; mais l'Empereur s'y opposa, et tout en conservant une certaine déférence vis-à-vis du clergé, il ne se départit pas de la fermeté qu'il entendait montrer.

Le 26 février, l'Empereur décréta la liberté des cultes et la révision de toutes les transactions relatives aux anciennes propriétés ecclésiastiques, afin de confirmer celles qui avaient eu lieu de bonne foi et concilier, autant que possible, les divers intérêts engagés. Malheureusement, les dispositions de ce décret, dont l'esprit était très-juste et très-libéral, devaient être entravées par des lenteurs interminables. Les propriétaires loyaux des anciens biens ecclésiastiques, en faveur desquels il avait été rendu, le trouvèrent même préjudiciable à leurs intérêts ⁽²⁾. Il était impossible de satisfaire personne, si l'on voulait rechercher patiemment la vérité dans le dédale de ces affaires, ne pas tolérer les abus, éviter de ressusciter des privilèges abolis. D'autre part, les évêques, appuyés par la cour de Rome, étaient outrés des procédés du gouvernement impérial. Sous le gouvernement de Juarez, ils avaient été spoliés, la religion avait été outragée, les ministres maltraités, mais c'était là une situation bien définie dans

⁽¹⁾ Proclamation de Félix Diaz, janvier 1865.

⁽²⁾ Le maréchal au ministre, 27 février.

laquelle la justice était de leur côté, la violence et l'injustice du côté de Juarez, en résumé, une crise révolutionnaire, après laquelle tous les droits méconnus ne manqueraient pas d'être restaurés; voici au contraire que le pouvoir réparateur, à l'établissement duquel ils avaient travaillé avec tant d'ardeur, dont les premières assises avaient été posées par leurs soins, et qui se proclamait le protecteur de la religion, ne restaurait rien, et, loin de restituer à l'Eglise ses richesses perdues, lui en demandait le sacrifice volontaire, afin de ratifier, à tout jamais, les conséquences des lois de réforme rendues par Juarez. Ce résultat était inattendu pour l'épiscopat mexicain; sourd aux leçons du passé, il ne voulut faire aucune concession et, au lieu d'aider à la consolidation du trône, il unit aveuglément ses efforts à ceux des libéraux républicains qui voulaient le précipiter dans l'abîme. Ce que désirait obtenir l'empereur Maximilien était-il donc une innovation dont l'histoire de l'Eglise ne présentait aucun exemple? Voulait-il, lui le premier, porter atteinte à un principe inviolable et jusqu'alors universellement respecté par la société catholique? Au sortir de la tourmente de 93, lorsque Bonaparte releva la religion de ses ruines, il eut à régler avec le Saint-Siège des difficultés tout aussi importantes; mais il réussit dans son entreprise parce que son pouvoir était fort, et qu'il imposait des volontés plutôt qu'il ne demandait des services. Cependant, la France rentra dans le giron de l'Eglise, et son clergé, purifié par les épreuves, fut digne d'être donné comme exemple au clergé du monde entier. Telle n'était pas la position de l'empereur Maximilien. Sans armée, sans finances, presque sans partisans, le nonce du Souverain Pontife prend à son égard une attitude presque hautaine, et lui refuse tout concours pour la

réforme de l'Eglise mexicaine. Une lettre de l'impératrice Charlotte, datée du mois de janvier 1865, fait voir quels soucis environnaient alors le trône.

« Je ne sais si vous êtes au fait que le Saint-Père, qui a le caractère enjoué, dit souvent de lui-même qu'il est *jettatore*. Eh bien! c'est positif que depuis que son envoyé a mis le pied sur notre sol, nous n'avons eu que des déboires, et nous en attendons un nombre qui ne sera pas moindre dans un avenir prochain.

« L'énergie et la persévérance ne nous manquent, je crois, pas; mais je me demande si les difficultés de toute espèce continuant de la sorte, il y aura possibilité d'en sortir. En effet, voici l'état des choses actuel. Le clergé, blessé à mort par la lettre du 27 décembre, n'est pas facile à dompter; tous les vieux abus se coalisent pour éluder les dispositions de l'Empereur vis-à-vis de lui. Il y a là-dedans, non peut-être du fanatisme, mais une telle ténacité sourde et manœuvrière, que je crois impossible que les membres, qui composent aujourd'hui le clergé, puissent jamais en former un nouveau. Ce qu'on fera d'eux, voilà la question. Lorsque Napoléon I^{er} obtint du Pape la démission des évêques émigrés, ils vivaient à l'étranger, et comme c'étaient de saints personnages, ils se résignèrent. Ceux-ci, nous les avons ici, ils quitteraient volontiers leurs sièges, mais pas leurs revenus. Un traitement de l'Etat ne leur rapporterait jamais autant, et leur idéal est de vivre en Europe avec cet argent, pendant que nous bataillons ici pour fixer la position de l'Eglise.

« Les biens vendus vont être revisés, seconde pomme de discorde; car par la reconnaissance des lois de réforme, nous nous sommes mis les conservateurs sur les bras. Aujourd'hui, nous allons avoir à dos les libéraux et les adjudicataires. Comme il ne saurait y avoir qu'un poids et une mesure pour tous, ceux qui se sont livrés à des opérations illicites vont devoir restituer leurs gains, et je crains que cette œuvre de réparation et de justice n'excite autant de passions que la perte des biens pour le clergé. »

C'était malheureusement trop vrai et très-exactement prévu.

1864.
Opérations
militaires.
Expédition dans
la Huasteca.

Cependant, l'armée française, restant étrangère à ces agitations politiques, avait poursuivi sa tâche. Une des plus grandes préoccupations du maréchal était, depuis longtemps, le rétablissement des communications commerciales entre Tampico et San Luis. Pour obtenir ce résultat, déjà préparé par le combat de San Antonio (18 avril 1864), il fallait amener la soumission des chefs de la Huasteca dont les contingents, en donnant la main aux guérillas du Tamaulipas, étaient maîtres du pays qui sépare ces deux villes. Le maréchal prescrivit au général Mejia d'envoyer une garnison à Tula de Tamaulipas, afin de se mettre en relations avec la contre-guérilla qui occupait Tampico, et il prépara une opération militaire dans la Huasteca. Les conditions topographiques particulières de cette province, dont les montagnes et les forêts sont des plus favorables à une guerre de partisans, rendaient cette opération fort difficile. L'expédition projetée avait pour objectif Huejutla, à soixante-dix lieues environ au nord de Mexico et l'une des bourgades les plus importantes de la Huasteca. C'était le quartier général d'Ugalde et de Campfner, les chefs les plus influents de la province.

Le colonel Dupin entra le premier en campagne (7 juin); à la tête de 550 hommes, il se dirigea vers Tancasnequi, point où cesse la navigation du Rio Tamesi, à trente-cinq lieues de Tampico. En face de Tancasnequi, à Tantoyuquita, sur la rive opposée du fleuve, se trouvaient les entrepôts des marchandises que le commerce de Tampico expédiait vers l'intérieur, et un bureau de douane qui percevait pour les libéraux un énorme droit de trente p. 0/0 *ad valorem*.

Au moment où la contre-guérilla arrivait à Tancasnequi, un convoi considérable venait d'en partir dans la direction

1864.

de Vittoria. La cavalerie, lancée à sa poursuite, en atteignit plusieurs fractions et ramena, quelques jours après, un certain nombre de voitures, les unes chargées de munitions, les autres contenant du vin et des liqueurs que le colonel Dupin considéra comme de bonne prise ⁽¹⁾.

A la même époque, le général Olvera, avec quatre mille hommes de la division Mejia, se portait de San Luis Potosi à Tula. Le colonel Dupin lui demanda un bataillon pour garder les entrepôts de Tantoyuquita, et continua sa marche vers Tancanhuitz; mais les populations se soulevèrent à l'instigation des chefs libéraux; les pueblos d'Ozuluoma, de Panuco, de Tantima se prononcèrent contre l'empire; on disait, en outre, qu'Huejutla était défendu par onze cents hommes, et le concours promis par les chefs impérialistes se bornait à l'arrivée de deux généraux, quatorze officiers, et dix-huit hommes. Plutôt que de continuer sur Huejutla une opération qui n'était pas sans dangers, le colonel Dupin revint sur ses pas et, dérochant sa marche, il fut assez heureux pour surprendre successivement les bandes de Noriega, de Mascareñas et de Casado. Il les détruisit en partie, fit pendre tous les guérilleros qui tombèrent entre ses mains, parcourut ensuite les villages insurgés, et les fit rentrer dans l'ordre.

D'un autre côté, le colonel Tourre était parti de Mexico, le 7 juillet, avec un bataillon du 3^e zouaves, un escadron du 5^e hussards, et une section d'artillerie de montagne; il suivit la route de Tulancingo et de Zacualtipan. Le 28 juillet, il quittait ce dernier point et s'engageait au cœur de la Huasteca, dans une région déserte, sans aucune ressource,

(1) Cette prise donna lieu à de vives protestations de la part du commerce de Tampico et à des revendications qui n'étaient pas sans fondement.

1864.

et dont les rares habitants s'enfuyaient à son approche. Il comptait sur la coopération de la contre-guérilla ; mais le colonel Dupin, dont le tempérament ne s'accommodait guère du contact des troupes régulières et de la subordination qui en était la conséquence, prétexta une dépêche du maréchal qui lui disait de se disposer à prendre part à une grande opération vers le nord, et il revint à Tampico (31 juillet), laissant le colonel Tourre livré à ses propres forces.

Combat
de la Candelaria
(1^{er} août 1864).

Les avantages du mouvement combiné par le maréchal se trouvaient ainsi perdus. Ugalde, rassuré au sujet des inquiétudes que lui causait la présence de la contre-guérilla sur ses derrières, prit position avec huit cents hommes au défilé de la Candelaria, dangereux passage qu'il rendit plus difficile encore en y faisant élever des retranchements. Les guérilleros, embusqués dans des broussailles impénétrables, reçurent la colonne française par une fusillade meurtrière. Il fallut un rude combat pour forcer le défilé. La chaleur était suffocante ; les hussards, mettant pied à terre, firent le coup de feu à côté de l'infanterie. Pour gravir les pentes et en déloger l'ennemi, les zouaves durent se pratiquer un chemin à travers les lianes avec leurs sabres-baïonnettes ; enfin, les crêtes furent couronnées et les Mexicains battirent en retraite. Ce vigoureux effort coûta la vie à huit hommes asphyxiés ; un officier et trois hommes furent tués, et trente-trois, blessés ; la chaleur rendait toutes les blessures fort graves. Le lendemain, le colonel Tourre entra à Huejutla, où il ne restait pas un seul habitant.

Après quelques jours d'un repos indispensable à la suite des fatigues de cette pénible marche dans les montagnes, sous un soleil ardent, il rétrograda vers Mexico.

1864.

En plusieurs endroits, l'ennemi essaya encore de lui barrer la route ; mais chaque fois, la colonne s'ouvrit rapidement un passage.

On ne retira pas le moindre résultat de ces labeurs et de ces souffrances ; cependant, un peu plus tard, lassés de cette lutte incessante dont le profit était en définitive à peu près nul pour eux, les principaux chefs ennemis manifestèrent des tendances de soumission. Dans l'espoir de hâter leur décision, le maréchal fit partir de nouveau, pour la Huasteca, deux compagnies de partisans commandées par le capitaine du Bessol, tandis que, d'après l'ordre de l'Empereur, le général mexicain Casanova se rendait à Tampico pour entamer les pourparlers. Le capitaine du Bessol, tout en opérant contre les guérillas, accepta les ouvertures qui lui furent faites. On convint d'abord d'une suspension d'armes, puis d'un armistice pendant lequel deux des principaux chefs, Campfner et Andrade, et trente de leurs officiers se rendirent à Mexico. Entre autres conditions, ils demandaient le paiement d'une certaine somme d'argent destinée, disaient-ils, à couvrir les engagements personnels qu'ils avaient pris pour soutenir la guerre. Cette prétention n'était pas exorbitante, et le maréchal eût voulu la voir accueillir, mais les conseillers de l'Empereur en jugèrent autrement ; aucune réponse satisfaisante ne fut donnée aux délégués ; l'affaire fut traînée en longueur et l'agitation dans la Huasteca fut ainsi perpétuée. Le maréchal déclara que si le gouvernement ne profitait pas de l'occasion qui se présentait, il se refuserait à envoyer ses troupes s'user dans ce pays.

Cette menace ne produisit aucun effet. Les premiers détachements de volontaires autrichiens étaient arrivés, et l'empereur Maximilien, qui projetait de s'en réserver l'em-

1864.

ploi, pensait obtenir par la force une pacification que les négociations n'avaient pas amenée. Du reste, il suffisait de masquer les débouchés de la Huasteca, pour localiser l'insurrection dont cette contrée était le foyer.

Opérations
dans le nord.

Il importait au contraire d'en terminer avec le gouvernement de Juarez, de détruire son armée, et d'occuper les provinces du nord qui obéissaient toujours à son autorité. L'ancien président était encore soutenu par des partisans dévoués avec lesquels il fallait compter. Patoni, gouverneur de Durango, avait sous ses ordres environ 3000 hommes; des guérillas importantes du Sinaloa et de la Sonora étaient à portée de lui prêter leur appui. Dans la même région, Ortega commandait à 2,500 hommes, avec lesquels il tenait Sombrerete, Rio-Grande, San Juan Mesquital. Auprès de Juarez, sous les ordres directs de Negrete, ministre de la guerre, se trouvaient 4000 hommes et une nombreuse artillerie. Enfin, dans le Tamaulipas, les guérillas de Canales et de Cortina, et les forces dont disposait le général La Garza, gouverneur de cet Etat, s'élevaient environ à 3000 hommes. L'ensemble de ces troupes formait donc un effectif total de 12 à 13,000 hommes. Les ressources financières du gouvernement libéral étaient assez considérables. Il disposait encore des douanes de Matamoros, de Piedras Negras, de Mazatlan, de Guaymas; on lui expédiait des armes de toutes parts, mais surtout de San Francisco et du Texas; on suppose qu'il recevait aussi de l'argent des Etats-Unis; enfin il avait toujours la ressource extrême des « *prestamos* » ou emprunts forcés. Mais il tirait sa plus grande force de l'appui moral que lui prêtaient les Etats-Unis, et des sympathies non déguisées du parti libéral dans tous les pays européens. En France même, au Corps légis-

1864.

latif, les députés de l'opposition ne cessaient de réclamer très-énergiquement le rappel des troupes du Mexique.

Au commencement de l'expédition française, le président Lincoln avait écrit à Juarez : « Nous ne sommes pas en guerre ouverte avec la France, mais comptez sur de l'argent, sur des canons, et sur des enrôlements volontaires que nous favoriserons. » Plus tard, M. Seward, dans ses instructions au général Banks, commandant le département du golfe du Mexique, prescrivait d'observer les règles d'une stricte neutralité et de s'abstenir de toute intervention armée sur le territoire mexicain; mais il lui rappelait que les Etats-Unis étaient « en relations de bienveillance et d'amitié avec la république mexicaine, et qu'ils entretenaient avec elle des rapports diplomatiques » (1). Juarez avait en effet à Washington un représentant accrédité, M. Romero, dont l'influence et l'activité lui étaient des plus précieuses. Enfin, le 4 avril 1864, la chambre des représentants des Etats-Unis adopta, par un vote unanime, une résolution qui affirmait son opposition à la reconnaissance de la monarchie au Mexique. Le gouvernement français avait été fort ému de cette manifestation; M. Drouyn de Lhuis, en recevant la visite du représentant des Etats-Unis, l'accueillit par ces mots : « Nous apportez-vous la paix ou la guerre ? » (2). Mais M. Seward, trop prudent pour ne pas ménager la France et s'engager dans des complications extérieures qui eussent rendu plus menaçante la crise américaine, s'était hâté d'écrire que le gouvernement des Etats-Unis, tout en acceptant avec déférence la résolution votée par la chambre, ne jugeait pas opportun

(1) M. Seward au major général Banks, Washington, 23 novembre 1863. (Senate documents, 1864-1865.)

(2) M. Dayton à M. Seward, 22 avril 1864.

1864.

de l'exprimer dans les mêmes termes, ni de se départir, *quant à présent*, de la politique qu'il avait jusqu'alors suivie à l'égard de l'intervention française au Mexique. Cette résolution, ajoutait-il, était l'interprète fidèle du sentiment unanime du peuple des Etats-Unis; cependant pour avoir un caractère législatif, il fallait qu'elle fût adoptée par les deux chambres et sanctionnée par le président, ou, en cas de refus du président, votée de nouveau par les deux tiers des membres de chaque chambre. La France ne devait donc ni s'alarmer, ni douter du bon vouloir du gouvernement américain, et les instructions données aux autorités de la frontière mexicaine leur prescrivaient toujours d'observer une stricte neutralité ⁽¹⁾. Il était facile de voir que le gouvernement des Etats-Unis attendait le rétablissement de la paix intérieure pour se déclarer plus franchement. D'ailleurs les manifestations anti-françaises se multipliaient à New-York, à la Nouvelle-Orléans, en Californie; dans des banquets publics, les vœux les plus ardents étaient émis en faveur de la république du Mexique ⁽²⁾. Pour Juarez, la question se résumait donc en ceci: résister et vivre assez longtemps pour que le triomphe déjà prévu des fédéraux sur les confédérés fût assuré et que, libres d'autres préoccupations, les Etats-Unis pussent l'aider d'une manière plus effective. La France et l'empire mexicain avaient, au contraire, intérêt à hâter le plus possible la dissolution du gouvernement républicain et à forcer Juarez de quitter le pays; si l'empire restait le seul gouvernement de fait existant au Mexique, on pensait que les Etats-Unis ne pourraient en reconnaître, ni en soutenir un autre.

Pendant la saison sèche, il eût été dangereux d'aventurer

(1) M. Seward à M. Dayton, 7 avril 1864.

(2) Le maréchal au ministre, 10 mai, 31 août.

1864.

des colonnes dans les déserts arides qui séparent San Luis de Saltillo; il avait donc fallu attendre la saison des pluies pour entreprendre les opérations vers le nord. Au mois de juin, le moment d'entrer en campagne était arrivé.

Les troupes franco-mexicaines de la ligne du nord étaient alors réparties de la manière suivante: la brigade L'Hérillier à Zacatecas, ayant des avant-postes à Fresnillo, et faisant face aux divisions Patoni et Ortega.

La brigade Aymard à San Luis Potosi avec un avant-poste à Venado.

La division mexicaine Mejia cantonnée à Tula de Tamaulipas, Rio Verde, Valle del Maíz, ayant en avant-garde la brigade Lopez à Matehuala, à Catorce, et au Cedral.

La contre-guérilla Dupin à Tampico; ces trois dernières fractions faisant face à la division Negrete et aux guérillas du Tamaulipas.

La division de Castagny avait son quartier général à Queretaro en seconde ligne.

Deux grandes routes conduisent dans le nord: l'une part de Zacatecas et se dirige vers Durango et Chihuahua; l'autre va de San Luis à Saltillo, Monterey, et Matamoros. Des routes transversales unissent Zacatecas à San Luis par Salinas; Zacatecas à Saltillo par Mazapil; Durango à Saltillo par Parras. Au nord de la route de Parras, s'étend un vaste pays désert, le *Bolson de Mapimi*, dans lequel une troupe ne pourrait subsister ⁽¹⁾.

(1) De Mexico à Zacatecas, on compte 163 lieues; De Zacatecas à Durango, 71 lieues; de Durango à Chihuahua, 170 lieues; De Mexico à San Luis, 114 lieues; de San Luis à Saltillo, 112 lieues; de Saltillo à Monterey, 40 lieues; de Monterey à Matamoros, 90 lieues; De Durango à Parras, 92 lieues; de Parras à Saltillo, 30 lieues; De Tampico à Vittoria, 65 lieues; de Vittoria à Monterey, 70 lieues; De Tampico à Tula de Tamaulipas, 77 lieues; de Tula à San Luis Potosi, 65 lieues; de Tula à Vittoria, 40 lieues.